

# L'écrivain du mois : Alice Curchod (1907-1971)

Autor(en): **Mathys-Reymond, Ch. / Curchod, Alice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **68 (1980)**

Heft [3]

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-275927>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'écrivain du mois

## Alice Curchod

(1907 — 1971)

« Il faut jouer le jeu, Catherine. Le jeu où l'on perd toujours. Ou plutôt, le jeu où l'on gagne lorsqu'on a tout abandonné. »



## Une apparence banale

Dans *La Nouvelle Littérature Romande*, de Manfred Gsteiger, *Les Pieds de L'Ange* sont cités comme « un livre à redécouvrir ». Livre exigeant, à la fois limpide et secret, semblable, pour une première lecture, à un calme lac d'hiver, presque figé, et contemplé de loin.

Au niveau du contenu, l'histoire est toute simple ; rien d'accrocheur dans cette tranche de vie d'une famille pauvre, vivant au début du siècle, chez nous. Le père, un rêveur dépensier, quittera la famille pour nourrir ses fantasmes ailleurs, laissant Thérèse, son épouse, vivre et bientôt vivoter « aux bons soins » de sa fille Germaine. Celle-ci prendra sa revanche sur toutes les humiliations subies dans son enfance en s'assurant une confortable situation. Quant à Catherine, la narratrice privilégiée du roman, elle assistera à la mort de tous ses rêves... ou presque.

Si le lecteur veut bien s'approcher de la rive, c'est-à-dire être sensible aux procédés de style, à la forme du roman, le paysage bientôt s'animerait, des reliefs surgiraient.

## Les deux sœurs

Et tout d'abord, dès la première page, c'est l'opposition des deux sœurs que l'auteur nous suggère, sans jamais mettre les points sur les i. Au lecteur de travailler ! Il ne sera donc pas question, par exemple, de distinguer la capacité de rêve de l'une, de l'esprit terre-à-terre de l'autre, mais de nous les faire voir : « Les murs étaient couverts d'oiseaux de paradis, renversés, les ailes ouvertes, rouges, bleus, jaunes, verts, orangés, dans la lumière des houppes et des panaches.

— Le rouge est à moi, cria-t-elle.

Elle essayait de le couvrir avec la main.

— Laisse donc, dit Germaine en la secouant. Tu vas tout salir. Et puis tu es sottée. Ils ne sont pas vrais. Ils ne sont à personne.

— Si, dit Catherine.

Et elle pleura. »

L'auteur veut-il nous faire savoir que Germaine se moque des grands élans généreux de sa sœur adolescente ? Il nous l'indiquera avec cette même retenue si éloquente : « Elle (Catherine) eût voulu qu'un grand malheur tombât sur sa famille afin de pouvoir les sauver tous. Germaine se mit à rire. »

Plus on avance au cœur du roman, plus l'opposition se tend car non seulement la « réussite » de Germaine éclate sur le fond désolé des amours de Catherine, mais la gagnante s'acharne encore à salir les miettes du bonheur déjà perdu de sa sœur.

## La tension du langage

Par l'interpénétration de plusieurs niveaux de langage, l'auteur parvient à aiguiser encore cette oppo-

sition des deux sœurs et, dans l'ensemble de l'œuvre, à faire vibrer un quatuor douloureusement discordant : cette banale histoire vit alors intensément ! C'est une œuvre harmonisant une forme et un contenu.

On pourrait parler premièrement du *dit conventionnel*. Dans cette famille, à part quelques éclats du père et du fils et une séance-vérité entre les deux sœurs, chacun s'« exprime » dans une parfaite correction de langage dont le lecteur hume les refluxements qu'on lui sacrifie !

Très proche est le *dit hypocrite* de Germaine, parfaite de bonne conscience : ses invitations à sa mère, par exemple, masquent mal son désir de l'expulser.

Une voix discrète, qu'on appellera le *dit objectif* joue sa partie dans ce quatuor. C'est cette troisième personne, ce « on » qui souvent raconte le roman et le met à distance, et qui soudain cède sa place au « je » de Catherine. En voici un exemple : « Elle sort maintenant dans la cour. Dominique fait bien de dire que ce mur lui pèse. A moi aussi il me pèse. J'ai l'air de traverser la cour d'une prison. »

Enfin le *non-dit* de Catherine, très fréquent, et de Thérèse, plus rare, épaissit, dilate le roman. On tait ce qui étreint les cœurs. « Elle est rentrée dans la cuisine. Elle a pris un torchon sur le buffet... Alors Thérèse a vu son visage.

— Il n'y a rien, mère, je vous dis. Il faut surtout s'empêcher de penser. »

## Les Pieds de L'Ange... et nous

Les pieds de l'Ange, c'est tout ce que Thérèse a vu d'un spectacle auquel elle a assisté, malgré ses petits moyens ; mais dans quelles conditions ! « Perchée à sa place de misère, elle n'avait pu entendre ce qu'il (l'archange) disait et elle n'avait vu que ses pieds. » Cette phrase, entendue symboliquement, Catherine l'incarne admirablement, elle qui, une fois coupée de toutes ses espérances de bonheur, est prête à aimer encore, à espérer encore, à regarder encore les pieds de l'Ange. Lumineuse et douloureuse Catherine !

« Je t'aime sans retour, Dominique.

Tes matins se lèvent en moi.

Je suis ton cimetière et ton autel.

Je suis le vase où brûle ton encens.

Tu es à Rachel, Dominique, mais je suis à toi.

Tu es mon Chemin. »

La grandeur du message d'Absolu qui éclaire Les Pieds de l'Ange, Alice Curchod nous la communique par la cadence du *don et de l'arrachement* à laquelle est soumise Catherine : à peine goûte-t-elle un soir de plénitude amoureuse qu'elle s'en voit rejetée au matin. Trouvera-t-elle enfin un havre auprès des jeunes enfants de sa sœur, de ce petit Paul qu'elle a su faire sien : « — Mon petit enfant de Germaine » ? Le roman s'achève sur le départ de Catherine.

N'est-ce pas elle, l'ange, l'espérance se glissant dans les débris de tous les bonheurs ? « Elle s'élevait comme un arbre élagué sur le fratras des branches coupées. Elle était le tronc lisse et pur d'un bouleau. »

Ch. Mathys-Reymond

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE  
ET UNIVERSITAIRE  
1205 GENEVE

03006 Z  
01/01  
1/79  
0/00

J.A. 1260 Nyon  
Mars 1980 N  
Envoi non distr  
à retourner à  
Femmes Suisse  
CP 189, 1211 Genève 8